

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 516—SAMEDI, 24 MARS 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme .



LA SEMAINE SAINTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 MARS 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Bibliographie.—Carnet du "Monde Illustré"—Poésie: Evangile, par François Coppée.—Une demoiselle d'honneur, par Jean Aleson.—Ici et là par J. N. L.—Amusements.—Saint Sépulcre.—Primes du mois de février.—Le loup et le lapin, par Jean Rémy.—Les souvenirs d'un page de Napoléon Ier.—La dynamite à Paris.—Le caporal la Violette, par Gustave Cane.—Notes et faits: Histoire de la table; Le français en Angleterre; Critique littéraire; Histoire des inventions; La soupe aux cailloux, etc., par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons: En Famille; Les Mangeurs de Feu.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—La Semaine Sainte.—Les anarchistes à Paris: L'explosion de la rue Saint-Jacques.—Portique supérieur de la basilique du Vatican à Rome.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour élargir les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

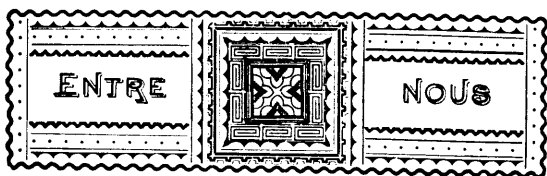
Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous avons l'honneur d'avertir nos correspondants que, à partir de la date de ce jour, nous ne rendrons plus les manuscrits, copies, etc., qui nous seront envoyés pour être publiés.

Les correspondants qui désirent conserver une copie originale des articles qu'ils nous transmettront, devront donc, désormais, en garder eux-mêmes un duplicata.



Il a toujours été surpris de voir qu'aucun écrivain canadien contemporain n'ait pas songé à nous montrer notre pays, ou plutôt notre population telle qu'elle est, par une suite de récits simples et vrais, d'esquisses prises sur le vif.

Ce que Bret Harte a fait pour la vie des mineurs de la Californie pourrait avoir

son pendant chez nous. L'existence du cultivateur, de l'homme des chantiers, n'y a-t-il pas là une mine dans laquelle on peut puiser à pleines mains?

Je n'ignore pas que ce genre exige beaucoup plus d'observation, d'étude et de science que celui qui ne consiste qu'à fouiller le passé et les vieilles archives, mais il me semble qu'il se trouvera bientôt un Canadien d'assez de talent pour tenter la chose.

* * Cette réflexion m'arrive à la suite de la lecture d'un petit récit: *La famille à Mathurin*, de Yann Nibor.

C'est une scène de la vie de matelots qui se passe sur la grève de Saint-Malo, et si je vous en donne d'assez long extraits, c'est pour bien vous faire goûter ce genre, dont la simplicité exquise fait le plus grand mérite.

Remarquez aussi que le dialogue est en langue populaire du pays, et qu'il s'y trouve le même tour de phrases et de nombreuses expressions qui sont restées dans notre population rurale.

On croirait entendre deux bonnes canadiennes, de Saint-Martin ou du Château-Richer, causer ensemble de leurs petites affaires.

Une vieille femme de Dinard rend visite à une amie plus jeune qu'elle, près de la mer:

La Malouine (son enfant dans les bras).—Ah! mon Dieu, mon Dieu! fait-i' donc grand chaud; j'cuis dans mon jus. Bonjour, madame, comment qu'vous allez?

La Dinardaise.—Mais, pas mal, merci, et vous même? Tenez, ma p'tite dame, arrivez vous mett'e à côté d'moè à l'ombre, on y est ben.

La Malouine.—Oh! là, là! fait-i' chaud à v'nir, j'sue à grosses gouttes; j'ai la sueur qui me dégouline partout dans le dos. Ah! enfin, me v'là installée. Oh là! comme y a des étrangers su' la grand' grève aujourd'hui, r'gardez donc!

La Dinardaise.—Ma foè, tant mieux; au moins ça va faire marcher le commerce de Saint-Malo. L'pauvre monde a tant de veine à s'déhialler dans ces temps-ci. Ti'ns, mais, ma p'tite dame, je n'voès pas vos gars! Comment qu'ça s'fait qu'i's n'ont pas quanté vous aujourd'hui jeudi?

La Malouine.—J'les ai fait rester chez nous pour qu'i's m'fissent tous leurs devoèrs avant d'v'nir.

La Dinardaise.—C'est votre aîné qui doèt yê ferré! En a t'i' yu d'biaux prix l'année dernière, hein!

La Malouine.—Dame! oui. Il a eu l'premier prix d'ariqu'métique et l'second d'ogthographe avec le grand prix d'honneur d'sa classe qu'étaït tout doré su' tranches. C'est que le frère directeur l'aime bien! Pensez-donc, madame, qu'i' n'aura qu'dix ans à la Saint-Gilles et il est pus avancé qu'ceux qu'ont fait leur première communion y a trois mois.

La Dinardaise (regardant le travail de la Malouine).—C'est y toujou' vot' paire de bas d'la s'maine dernière que vous tricotez là?

La Malouine.—Tourjou'! Quéqu'vous voulez, ma pauvr' dame, j'n'ai guère le temps d'y travailler avec ma dernière toute faillie que v'là, qui fait ses dents, et qui n'décèsse pas d'être pendue après moè.

La Dinardaise.—R'gardez-donc, ma p'tite dame, est-c'que c'est pas vot' second qu'arrive, bride abattue, par ici?

La Malouine.—C'est lui, la vilaine bête! Quéqu'tu viens faire su' la grève? Pourquoi n'es-tu pas resté chez nous à faire les devoèrs de ta classe?

Joseph.—Moman, i's sont faits.

La Malouine.—Déjà! Eh ben, i's doèv'è't pas mal gribouillés encore.

Joseph.—Dis donc, moman, as-tu acheté des groèssilles pour not' collationner?

La Malouine.—Hum! il a toujours un boyau d'vide pour les amis, qui-là. Tu as donc déjà faim, qu'tu penses déjà à t'remplir, vilain canias?

La Dinardaise.—Comme vous l'traitez, l'pauvr' p'tit gars!

La Malouine.—Ah! ma pauvr' dame, si vous saviez qu'elle patience d'ange i' faut avoèr avec eux. Mais si on n'se r'tenait pas, on s'rait tout l'temps à tomber d'essus à bras raccourcis.

Joseph, apercevant la marchande de lait caillé.—Dis donc, moman, v'là la marchande de caillies qu'arrive; donne moè un sou, dis, moman?

La Malouine.—Là, qu'est-ce que j'vous disais? Tu m'ennuies, j'ai pas d'monnaie.

Joseph, pleurnichant.—Si, là, donne moè un sou, moman, j'ai soif.

La Malouine.—Tu m'embêtes, on n'a jamais fini avec toè. Tu crès donc que ton père est millionnaire, lui qui a toutes peines du monde à me rapporter cinq cents malheureux francs de sa pêche à

Terre-Neuve, l'année dernière. Boès du cidre, si t'as soif. Prends la bouteille qu'est dans l'cabas.

Joseph.—Non, là, il est chaud ton cidre, j'veux des caillies, là. (Il pleure).

La Malouine.—Allons, tiens, avale tout cru, essuie ton nez, v'là un sou.

Joseph.—Merci, moman. (Il se sauve).

La Malouine.—Ah! mon Dieu, mon Dieu, i va s'faire écraser, l'hébéde.—Joset! prends garde aux cabanes qui déradent de d'essus la cale! (Elle pose sa gamine à terre). Allons, tu as assez tété, ma fille, assis toè su' l'sabe et laisse moè tricoter à mon aise.

* * Il faudrait tout citer, mais laissez-moi vous donner encore cette scène délicieuse entre la mère et Jean, son aîné. Vous avez vu qu'elle a la langue bien pendue, la Malouine; mais voici le bouquet.

La Malouine, apercevant Jean.—Allons, bon, v'là mon grand viau qu'arrive à c't'heure... Qué qu'tu viens core faire sitôt su' la grève? Attent ici que j'te donne une giffe. Pourquoi n'as-tu pas fini tous tes devoèrs avant d'v'nir?

Jean.—Mais, i's sont faits, moman. J'en ai fait la moitié hier soèr en classe, pendant la composition d'écriture.

La Malouine.—Alors, c'est comm' ça qu'tu travailles à l'école et qu'tu l'attrapes, le frère! Eh ben, n'ais pas peur, va, j'vas lui dire demain et tu verras si i' n'te met pas au pain sec et en r'tenue.

Jean.—Dis donc, moman, donn' moè mon cançon et mon gilet pour aller m'baigner dans la digue.

Jean.—Dis donc, moman, donn' moè mon cançon et mon gilet pour aller m'baigner dans la digue.

La Malouine.—As-tu core ben besoin d'aller t'fourrer dans l'eau tantôt? (A la Dinardaise.) Ah! ma pauvr' dame, j'ai des gars, voyez-vous, qui sont dans l'engeance du diable! J's vous font manger les sangs jour et nuit! Celui-là, surtout: toute sa sainte journée des jeudis il est à courir. Si c'est pas sur les quais, c'est su' les murs, c'est su' la grève, et tout l'temps l'derrière dans l'eau, même en plein cœur d'hiver. Ah! mon Dieu, mon Dieu, tu n'te noèrae donc jamais une bonne foès pour t'apprendre à rester chez nous, vilaine ourse que tu es. Si i' n'vous arrive pas en lambeaux, i' vous arrive trempé comme une soupe jusqu'à la baguette, avec ses pauvr' chaussures brûlées par l'eau de mer et toutes rouges de sel...

Tenez, r'gardez moè les souliers qu'il a dans ses pieds dans quel état qu'i's sont? Si ça n'vous fait mourir de honte; et y pas trois s'maines que j'lui ai mis au tous les jours. Des brodequins que j'lui ai ajetés tout neufs pour la Fête Dieu. (A Jean qui baisse la tête). Tu peux r'garder l'sabe par terre avec des airs de n'pas écouter un mot de c'que j'te dis. Tu verras si un d'ces jours tu n'boèras pas la lavure de tes fesses à courir comme tu l'fais dans les rochers et à être tout l'temps dans l'eau. (Les yeux au ciel) Ah! Seigneur Jésus! si vous pouviez m'en débarrasser, quelle grande goule de moins à nourrir!

La Dinardaise.—Allons, voyons, ma pau' p'tit' dame, faut pas vous mettre en colère et faire tourner vot' lait pour ça. Faut i pas qu'jeunesse se passe? Et pis j'suis ben bête de vous dire tout ça! V's êtes pas si mauvaise avec vos gars que vous voulez l'faire coère à tout l'monde car aux yeux d'toute la rue du Bey, vous les gâtez ben d'trop.

La Malouine (à Jean).—Allons, empoigne tes hardes de baignade qui sont dans le cabas. Mais, tu sais, une aut' foès tu l's apportes toè-même de chez nous; j'ai bigre ben assez d'chose à porter avec ta sœur su' la grève. J'en ai core ma pauvr' chemise tout' collée su' ma couenne par la sueur... Prends donc garde, grosse bête, tu va piler su' les mains d'ta sœur... Allons, dépêch' toè vite et tire toè d'mes yeux. Ah! quand t'auras quatorze ans, va, n'ais pas peur, aussi vrai que j'te l'dis et qu'la sainte Vierge est la mère de Dieu, j't'enverrai manger d'la vache enragée à l'Ecole des Moussets.

Jean, se sauvant.—Ça n's'ra pas trop tôt.

* * En lisant cette scène, on penserait que le

dialogue a été sténographié, tant il y a de naturel et de vérité dans le ton, l'allure, le sens des phrases.

Ce n'est pas le premier venu qui peut écrire ainsi. Je ne vois, au Canada, qu'un écrivain qui pourrait adopter ce genre ici : c'est mon excellent ami, Henry de Puyjalon, qui vient de faire paraître un volume d'une valeur réelle : *Récits du Labrador*.

Lisez le, c'est écrit avec une grâce étonnante, et cela contraste agréablement avec la lourdeur de style de la plupart de nos auteurs, qui semblent ignorer que tout ce qui n'est pas clair n'est pas français.

* * Beaucoup de gens se figurent, cependant, que notre pays est trop plat, trop monotone pour offrir des sujets intéressants ; c'est une erreur, les sujets abondent, il suffit de savoir les trouver, d'observer, de voir enfin.

Tenez, en voici un qui vient de m'être conté, une scène de la vie réelle, et vous allez voir que le roman n'est rien à côté de cela.

Il y a de cela douze ans environ, un jeune homme de dix neuf ans finissait ses études de collège et se destinait à la médecine.

La famille n'était pas riche, des amis se cotisèrent pour subvenir aux frais des cours et, pendant cinq ans, l'étudiant travailla dur et ferme, tant et si bien, qu'il obtint son diplôme, après un brillant examen.

Léger d'argent, riche d'espérance, de cette espérance qui fait voir la vie en rose, le jeune médecin revint au village natal où il s'établit.

Tout allait bien, les clients abondaient, la réputation s'établissait, tout souriait au docteur, quand un jour,—oh, le triste jour !—il fut atteint d'une maladie d'yeux qui fit des progrès si rapides, qu'au bout de quelques mois, il était... aveugle. Aveugle à vingt-huit ans !

Aveugle ! comprenez-vous bien ! complètement aveugle !

C'était la ruine, la misère qui prenait la place des beaux rêves d'or, de bonheur.

Ah ! la vie est dure pour certains hommes.

* * Si rude que fut le coup, le jeune médecin l'accepta sans murmure et tint tête au malheur qui le frappait.

Très aimé dans le village, on allait le voir tous les jours et l'aveugle priait ses amis de lui lire les journaux de médecine qu'il recevait et qu'il ne pouvait plus voir lui-même, hélas !

On venait encore le consulter et comme ses études avaient été solides, ses conseils étaient bons.

Mais ces lectures fatiguaient les lecteurs qui ne comprenaient rien aux termes scientifiques ; elles devenaient plus rares et l'aveugle voyait bien qu'elles cesseraient bientôt et qu'il s'enfoncerait dans la nuit intellectuelle, qui n'était éclairée que par ces lectures aimées.

L'avenir devenait de plus en plus sombre, quand une jeune fille—on retrouve toujours la main bienfaisante d'une femme, dans le malheur—une jeune fille voisine, offrit au malade—comment le qualifier autrement—de lui servir de lectrice.

Et, avec une patience admirable, une bonté angélique, la gracieuse villageoise, sans se rebuter par l'aridité des articles des savants, lut le jour, le soir, sans se lasser jamais.

Que devait-il résulter de ces entretiens de l'aveugle et de la jeune fille ?

La chose la plus naturelle, la plus simple, entre ces deux bonnes natures, entre ces cœurs si purs, beaucoup d'amour !

Ils se le dirent, et la mère de la jeune fille, comprenant que le bonheur de son enfant était là, pressa le mariage qui se fit promptement.

La bonne mère, malade depuis longtemps, mourut trois jours après la cérémonie, en emportant la certitude que sa fille serait heureuse.

Dans son inépuisable bonté, Dieu garde toujours une part de bonheur à ceux qui l'aiment.

Le docteur continua ses soins aux malades, sa clientèle augmenta rapidement car, aidé de sa jeune femme, il put suivre ses études et voir par les yeux de la compagne de sa vie.

Et depuis ce jour béni, depuis sept ans, c'est elle

qui, sous la direction de son mari, pèse les remèdes, prépare les potions, le seconde en tout.

Avec la jeune femme, le bonheur, l'aisance sont entrés dans la maison, car son mari a la meilleure clientèle de l'endroit.

Ne croyez pas que ceci soit une histoire à plaisir inventée, car je cite le nom du médecin, c'est le docteur Morin, de la Baie Saint-Paul.

Son frère est député de Charlevoix.

Que Dieu bénisse le foyer de l'aveugle !

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le *Nouveau Moniteur de Rome* affirme que Léon XIII accordera à la France un jubilé extraordinaire, de Pâques à Noël 1896, à l'occasion du quarzième centenaire du baptême de Clovis, le premier roi de France chrétien.

Les Irlandais, de New-York, vont ériger en cette ville un monument à Gladstone. On ne peut qu'applaudir à ce généreux et patriotique mouvement de reconnaissance envers ce grand homme qui a tant fait pour la cause de l'Irlande.

Mgr Satolli a reçu des journalistes catholiques des Etats-Unis un mémoire qui doit être remis à Sa Sainteté Léon XIII, et dans lequel ces écrivains protestent de leur fidélité et de leur dévouement au Saint-Siège.

Bien que la présidence de M. Sadi Carnot n'achève qu'au mois de novembre prochain, il y a déjà quatre candidats au fauteuil présidentiel de la République Française. Ce sont : MM. Carnot, Casimir Perrier, Chs Dupuy et Waldeck Rousseau. On pense généralement que si M. Perrier peut se maintenir jusqu'en octobre, à son poste délicat et difficile de président du Conseil des Ministres, il sera élu comme successeur à M. Carnot.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que l'inauguration de la cathédrale Saint-Pierre, à Montréal, est fixée définitivement au jour de Pâques. Cette grande fête, attendue depuis si longtemps, va être célébrée au milieu d'une pompe extraordinaire : offices pontificaux, festival de musique sacrée, sermons de circonstances en français et en anglais, etc. Ce sera une fête superbe à laquelle prendront part, de fait ou de cœur, tous les Canadiens catholiques.

La révolution au Brésil semble terminée, ou sur le point de l'être. La flotte insurgée a hissé son pavillon et les deux chefs de la révolte, Dagama et Mello, sont en fuite. On dit que le premier a pu se réfugier à bord d'un vaisseau portugais qui l'emmènera en Europe. Quant à Mello, qu'on disait d'abord réfugié à bord du navire de guerre français, le *Magon*, on prétend qu'il est parvenu dans les Etats du Nord du Brésil, dont il voudrait faire proclamer l'indépendance.

Le Congrès eucharistique tenu dernièrement à Jérusalem, porte dès maintenant des fruits abondants : vingt-trois évêques schismatiques de Syrie sont déjà rentrés dans le sein de l'Eglise Catholique et on annonce qu'un grand nombre d'autres doivent bientôt suivre leur exemple. On se rappelle combien Sa Sainteté Léon XIII avait ma-

nifesté d'intérêt pour cette grande conférence, et quels efforts il avait faits pour amener une entente entre l'Eglise Schismatique de Syrie et celle de Rome.

Nous recevons une supplique touchante des Sœurs de Sainte-Ursule, de la mission Saint-Pierre, dans le Montana. Ces pauvres religieuses implorent le secours des catholiques de tous les pays pour les aider à terminer un orphelinat fondé par elles pour recevoir cent cinquante indiens abandonnés. Les souscripteurs de 10, 15 et 25 cents, etc., par mois, pendant une année, auront droit aux prières de la communauté. C'est une occasion pour tout cœur catholique de faire une bonne action qui, certainement, ne restera pas sans récompense. Les offrandes doivent être envoyées à l'adresse suivante : "Mother Superior, Ursuline Convent, St-Peter's Post Office, Montana.

Le 8 mai, on célébrera, à Orléans, les fêtes les plus éclatantes en l'honneur de Jeanne d'Arc. Ces fêtes dureront trois jours, pendant lesquels trois orateurs distingués prononceront le panégyrique de la future sainte. Parmi les orateurs désignés se trouve Mgr Lecot, archevêque de Bordeaux.

Un comité de dames s'est formé en cette occasion, à Orléans, dans le but de confectionner une nouvelle et superbe bannière de la Pucelle, reproduisant fidèlement celle qu'on voyait jusqu'ici dans la procession annuelle, mais qui, trop vieille maintenant, n'est plus en état d'être portée dans les manifestations publiques.

BIBLIOGRAPHIE

Manuel du prêtre aux Etats-Unis.—Tel est le titre d'une publication que vient de faire paraître Mgr de Goesbriand, évêque de Burlington, Vt. Ce volume renferme des tables, des formules, et de courtes instructions en Français et en Anglais.

La crise actuelle : Le Canada République ou Colonie, par l'hon. M. Royal.—Les journaux quotidiens politiques ayant déjà fait connaître cette œuvre au point de vue politique, il ne nous reste qu'à féliciter l'auteur de l'habileté avec laquelle il a su soutenir une thèse difficile. Le plus bel éloge que nous puissions faire de cette brochure est de rappeler qu'elle a eu l'honneur d'être discutée et commentée par des hommes d'Etat distingués, tant au Canada qu'en Angleterre.

Le *Peerless Cook Book* est le titre d'un livre de cuisine de 320 pages, que nous venons de recevoir. Il est rempli de recettes de toutes sortes capables de satisfaire à tous les goûts et à toutes les exigences des gastronomes les plus délicats. Le tout est illustré, ce qui rend plus facile pour la ménagère la confection des plats dont le texte donne la recette.

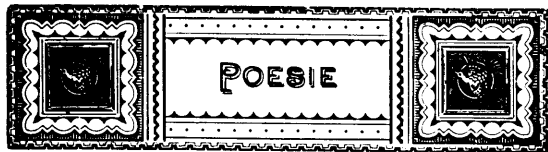
Nos remerciements à MM. Mast, Crowell et Kirkpatrick, éditeurs, de Springfield, Ohio, pour l'envoi de cet exemplaire.

Nous accusons aussi réception des brochures suivantes et offrons nos remerciements à qui de droit :

Bulletin de la participation aux bénéfices, publié par la société pour l'étude pratique de la participation du personnel dans les bénéfices, Paris.

Autobiographical Sketches and Personal Recollections, par Geo. T. Angell, président de la Société Humanitaire Américaine.

The Strike at Shane's, publiée, ainsi que la précédente par la société ci-haut mentionnée, dans un but philanthropique. Ces deux pamphlets, intéressants pour ceux qui lisent l'anglais, sont envoyés franco sur réception de dix centins pour chacun. Adresse : 19, Milk Street, Boston, Mass.



EVANGILE

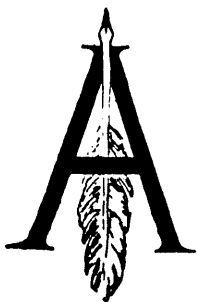
En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait Sur la rive du lac bleu de Génésareth, A l'heure où le brûlant soleil de midi plane, Quand ils virent, devant une pauvre cabane, La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil, Qui s'était tristement assise sur le seuil, Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille, Pour bercer son enfant et filer sa quenouille. Non loin d'elle, cachés par les figuiers touffus, Le maître et son ami voyaient sans être vus. Soudain, un de ces vieux dont le tombeau s'apprête, Un mendiant, portant un vase sur sa tête, Vint à passer et dit à celle qui filait : "Femme, je dois porter ce vase plein de lait Chez un homme logé dans le prochain village. Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge. Les maisons sont encore à plus de mille pas, Et je sens bien que seul, je n'accomplirai pas Ce travail, que l'on doit me payer une obole." La femme se leva sans dire une parole, Laisa sans hésiter sa quenouille de lin Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin, Prit le vase et s'en fut avec le misérable. Et Pierre dit :

"Il faut se montrer secourable, Maître ; mais cette femme a bien peu de raison Pour le premier venu qui s'en va sur la route. A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute, Quelque passant eût pris son vase et l'eût porté." Mais Jésus répondit à Pierre :

"En vérité, Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère Cette femme a bien fait de partir sans surseoir." Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte. De ses divines mains, pendant une minute, Il fila la quenouille et berça le petit ; Cela fait, se levant, il fit signe et partit. Et quand elle revint à son logis, la veuve, A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve. Trouva, sans deviner jamais par quel ami, Sa quenouille filée et son fils endormi.

FRANÇOIS COPPÉE.

UNE DEMOISELLE D'HONNEUR



VOIR à ses noces d'or la même demoiselle d'honneur qu'à ses premières noces — les noces d'oranger — est une grâce temporelle que n'ont pas connue M. et Mme Denis.

Le fait a eu lieu ces jours-ci à Paris dans ce bon vieux quartier de derrière le Panthéon.

Après la bénédiction nuptiale donnée à Saint-Etienne-du-Mont, on est allé déjeuner avec les mariés en leur appartement de la rue Lacépède : vieille maison cent fois recrépie, aux plafonds ondulants, aux étages carrelés et rouges au siccatif ; ameublement d'acajou rehaussé de velours d'Utrecht jaune ; petit tapis devant chaque meuble ; globes sur les pendules et autres objets supposés précieux ; pour musée, des lithographies de Raffet, des portraits effacés, et un perroquet qui chanterait le refrain de la Colonne s'il n'était empaillé, suivant l'image de Murger. Le tout, choses et gens, brossé, essuyé, épousseté, frotté par une servante qui était à la première de la Favorite. Quelle bonne fortune de dénicher ce coin patriarcal dans ce Paris qui croit intelligent de brûler sa fin de siècle.

L'étrange et curieuse personne, cette demoiselle d'honneur de soixante-dix ans qui s'en croit toujours seize. Ne la supposez pas ridicule ou précieuse, je vous en conjure. Tout, sauf cela. C'est une indécise, et, comme toutes les indécises, elle n'a pas vieilli. Molière lui-même vous dirait : c'est une jeune fille bien élevée, très fraîche, candide et timorée, rougissant sous le regard d'un homme, seulement, cette jeune fille a les cheveux blancs. Aucune déception n'a dévasté son visage, aucun de nos orages nationaux n'a assombri son

imagination, qui voit toujours en avant ; pas un des nombreux ingrats créés par sa charité n'a rétréci son cœur. Elle a vu les gardes municipaux brûlés vifs dans leur poste du quai de Gesvres, elle a entendu l'artillerie du coup d'Etat balayer les boulevards ; les obus allemands ont ébréché son toit en 1870, sans qu'elle ait gardé de ces assauts d'autres souvenirs que ceux d'avoir préparé de la charpie pour les uns, donné de l'argent pour les autres.

Sa vie sereine d'honnête femme ne connaît ni le remords ni le cauchemar. Cette demoiselle, d'ailleurs, ne se nourrit que d'œufs à la coque et de gelée d'orange.

Sa grande occupation a été de marier ses amies en qualité de demoiselle d'honneur ; fonctions distinguées qu'elle a remplies cent trois fois, noces d'argent et noces d'or comprises, et dont elle conserve dans une commode les attributs, bouquets et aumonières, étiquetés et datés.

Comment se peut-il qu'ayant côtoyé le mariage, si souvent, si longtemps et si près, cette femme, qui fut jolie et désirable, n'ait pas cédé à l'entraînement commun. Telle fut à peu près la question, qu'en arrosant de marasquin nos fraises, nous lui demandâmes la permission de lui adresser.

— Je n'ai pas encore trouvé, répondit-elle sincèrement, avec un sourire jeune.

— Peut-être avez-vous été trop difficile, mademoiselle, trop exigeante.

— Moi ! Pas du tout.

— Auriez-vous eu, alors, pour le mariage, une insurmontable aversion ?

— Nullement. Le mariage est la meilleure condition sociale lorsqu'elle réussit.

— On a dû maintes fois solliciter votre main ?

— Quatre-vingt-dix fois.

— Eh bien ?

— Eh bien, de la part des neuf dixièmes des hommes qui m'ont honorée de leur attention, c'est ma dot que l'on visait.

— Soit. Mais de la part du dernier dixième ?

— Il est intervenu des empêchements invincibles ; ... un jeune homme ne m'aurait pas déplu, mais il était officier de marine ; j'aurais été constamment seule (l'honnête femme) ! ... un autre, fort gentil, s'est présenté, mais il fumait. Je me rappelle aussi un grand blond, c'était en 1842, fort instruit, très enthousiaste, que ma mère eût volontiers accepté pour gendre.

Mais, un jour, dans la conversation, il m'a dit : *ma toute belle* ; cette locution cavalière m'a tellement froissée que, sur-le-champ, j'ai congédié l'impertinent. Trois mois plus tard, un jeune médecin voulut bien s'éprendre de moi.

— Mais ?

— Y songez-vous ! un médecin ! un mari qui se serait rendu familièrement auprès d'autres femmes.

— Vous auriez été jalouse ?

— Moi, pas du tout. Un tel mari, pourtant, m'aurait dégoutée. J'ai ressenti une répulsion analogue à l'égard d'un statuaire qui a tenté de me faire la cour. N'aurait-il pas fallu consentir à le laisser s'enfermer avec ses modèles. Quelle infamie !

— Et le petit substitut, dit la mariée, qui t'aimait tant.

— Tu sais bien la cause de mon refus.

— Tu n'aimes pas les favoris.

— Non. Un homme ne doit-il pas porter toute sa barbe ; c'est l'indice d'un caractère libre et fort.

— Ton ingénieur la portait ainsi, sa belle barbe blonde et fine, longue comme cela.

— Peux-tu me le rappeler ! Il se nommait Arricaud. Madame Arricaud ! En outre, il avait des lunettes.

— Le capitaine n'en avait pas de lunettes.

— Non, mais il avait perdu un doigt à Balaklava, or, chaque fois que mes yeux se portaient sur sa pauvre main mutilée, j'avais la chair de poule.

— Tu serais aujourd'hui madame la générale. N'as-tu pas été demandée par un homme de lettres, M. X... aujourd'hui académicien ?

— Oai, en 1857. Qu'il savait bien parler à une femme, celui-ci. Que de jolies choses il m'a dites !

— Mais !

— Il était un peu obèse. Et puis, ce qui est plus grave, je retrouvais dans ses romans, imprimés, les

beaux sentiments qu'il m'avait exprimés avec chaleur, avec une éloquence dont je croyais avoir été l'inspiratrice, — n'entendez pas impératrice, — or, constater une tirade, un exercice littéraire, là où je croyais avoir été bercée par le langage d'un amoureux spirituel, fut pour moi une désillusion écrasante.

Le marié qui, jusque là, avait apporté à l'absorption des comestibles le temps et le soin auxquels il devait sa longévité bien portante, se décida à dire un mot.

— Est-ce qu'un de vos prétendus, chère amie, n'a pas failli vous faire capituler.

— Lequel donc ?

— Le fils de l'armateur.

— Quelle horreur ! Il avait un cousin dans la boucherie, ce cousin serait venu chez moi après avoir manié de la viande. Égorgé de pauvres moutons, peut-être ; quelle horreur !

— Je vois, dis-je à mon tour, que mademoiselle s'est montrée un peu difficile.

— Nullement, monsieur ; personne n'est plus conciliante, plus indulgente que moi.

— Soit, repris-je, mais si vous avez éloigné ceux qui vous avaient offert leur amour, serait-il indiscrètement de vous demander si, parmi les indifférents, — je veux dire les aveugles, — il s'en est trouvé qui vous auraient plu.

— Je ne sais, je n'ai désigné personne. Ma mère m'a souvent recommandé, pour éviter les souffrances du cœur, de laisser venir à moi les amoureux, sans jamais les rechercher. Au surplus, c'eût été d'une inconvenance !

— Par votre présence à leurs noces, vous semblez avoir ratifié le choix de vos amies.

— Jamais !

???

— De tous les époux qu'elles ont choisis, il ne fut pas un que j'aurais agréé.

— Merci ! cria le mari ; que vous dois-je pour ce compliment ?

— Excepté vous, mon cher ami... nous causons en toute liberté...

— Si je vous avais demandée, voyons un peu ce que vous m'auriez reproché, à moi.

— Absolument rien, mon bon ami, vous êtes peut-être un peu sybarite, et puis, vous portez des cols rabattus, je ne les aime pas.

— J'en eusse porté des droits.

— Pendant huit jours.

En forme d'épilogue, la mariée, avec une pointe de raillerie affectueuse, dit à l'indécise.

— Je parle que tu serais aussi difficile aujourd'hui.

— Bien davantage ; les hommes sont beaucoup moins empressés, moins galants qu'autrefois ; ils parlent aux femmes le chapeau sur la tête ; dans un coupé, ils leur abandonnent la place de gauche, ils...

— Mais enfin, reprit la mariée, si le merle blanc surgissait tout à coup et tombait à tes pieds ?

— Je le prierais de me laisser le temps de l'étudier.

JEAN ALELSON

ICI ET LÀ

DANS LA FUMÉE D'UNE CIGARETTE



Je venais de terminer mon déjeuner. Mollement étendu sur l'épais tapis de gazon qui borde la rivière, je roulai une cigarette, puis je l'allamai. Des tourbillons de fumée s'élevèrent d'abord pour aller en diminuant puis disparaître bientôt.

Les fumeurs seuls connaissent le plaisir qu'on éprouve à la vue de ses dessins bizarres que décrit la spirale fantastique de la fumée d'une cigarette ; leur oreille seule peut saisir la conversation mystérieuse de ces mille lutins qui se jouent dans un atôme de cette fumée délicieuse. Conversation quelques fois légères et enjouée comme les esprits qui la tiennent, d'autres

fois tellement sérieuse qu'on croirait voir dans ces petits gnômes quelques philosophes métamorphosés.

Je m'amusais donc à regarder cette fumée, lorsqu'un de ces petits lutins s'approcha de moi.

— Regarde, me dit-il, cette magnifique nappe d'eau ; compte, si tu le peux, les gouttes d'eau qui la composent ; divise chacune de ces gouttes d'eau en autant de parties que tu le pourras ; que ton imagination divise ces particules en atomes invisibles à l'œil nu ; prenant les sextillions pour unité, essaie de te faire une idée de leur nombre... et cependant, chacun de ces atomes renferme un être animé comme toi. Prenant un nombre d'années égal à ce nombre incalculable d'atomes, fais-toi une idée de mon âge, car je suis le premier atome qui ait existé, et cependant, il fut un temps où je n'existais pas...

Ebahi, je regardais ce petit nain invisible à tout autre qu'à moi. Soudain, ses traits avaient changé, et il me sembla avoir devant moi un petit vieillard tout ridé et blanchi par les ans.

— Puisque tant d'heures ont passé sur votre tête, lui dis-je, votre expérience n'a rien de comparable sur la terre. Dites moi donc un peu ce que vous avez vu et quand vous êtes né.

— J'existais avant la terre, la lune, le soleil et les étoiles. Des millions et des millions d'années se passèrent dans une obscurité complète. (Je dis années pour faciliter ton intelligence, car alors le temps n'existait même pas). Longtemps je m'étais cru seul au monde lorsqu'un jour d'autres atomes vinrent, poussés par une force invincible, se joindre à moi. Comme moi, ils avaient été jetés par une main puissante dans l'immensité. Combien de temps errâmes-nous ainsi, poussés par cette force inconnue, je ne saurais le dire. D'innombrables atomes vinrent se joindre à nous. Quelquefois nous entendions une harmonie plus forte que la grande voix de l'Océan dans sa fureur, plus douce que le chant du rossignol dans les bois : c'était la voix de l'Eternel, s'entretenant avec lui-même et contemplant son œuvre.

« Un jour, une grande lumière se fit : l'œuvre immense de la création allait avancer rapidement. Les innombrables atomes qui flottaient perdus dans l'immensité furent réunis par groupes, à la voix du Tout-Puissant. Quelques-uns formèrent la terre, d'autres le soleil, d'autres les astres, d'autres enfin la vaste ceinture des mers autour de notre planète : je fus au nombre de ces derniers. Bientôt, sous l'influence du soleil je m'élevai dans les airs sous forme de vapeur légère et avec des milliards de mes semblables, je fus le premier nuage flottant dans l'atmosphère azurée. Je rebombai bientôt en rosée bienfaisante dans ce jardin magnifique qu'on a appelé le Paradis Terrestre. Je fus témoin du premier péché d'Adam. Pour la première fois, je vis le Seigneur irrité... Alors je versai ma première larme et je demandai à Dieu la destruction de mon être, ne voulant plus être témoin d'une pareille ingratitude ; mais un autre sort m'était réservé. Inutile de te dire toutes les phases de mon existence mouvementée. Tour à tour nuage, plante, animal minéral, fleur brillante ou fruit délicieux, aucun genre de vie ne m'est inconnu. Le crime lui-même plus d'une fois est venu changer ma carrière. Un jour que tout brillant d'amour, je vivais dans le cœur d'une vierge de quinze ans, la pointe acérée du poignard d'un assassin vint brusquement m'en déloger. Je m'échappai dans un flot de sang qui alla nourrir l'herbe de la plaine. Aujourd'hui, jeune homme, dans cette fumée qu'à peine ton œil peut apercevoir, je suis venu te parler de Celui qui est ton Créateur et le mien, ou plutôt t'inviter à l'admirer dans ses œuvres. Considère, étudie souvent cette nature si belle, si digne d'être admirée, et tu en sortiras plus grand, plus homme. Si surtout tu as l'avantage de pouvoir admirer cette immense nappe d'eau qu'on appelle l'Océan, nourris-toi de ses leçons : elles sont grandes et sublimes. C'est là que tu apprendras mieux que partout ailleurs ce qu'est l'homme et ce qu'est Dieu. Si tu n'as pas cet avantage, que tous ne peuvent avoir, en voici un autre qui n'est refusé à personne : le soir, à cette heure où tout porte à la méditation, lève les yeux vers ce beau ciel étoilé, et dis si l'imagination peut souhaiter quelque chose de plus beau, de plus grand ?

“ *Cœli enarrant gloriam Dei.* ”

A ces mots le fantôme s'évanouit et je restai seul à ma méditation.

J. N. L.

Saint-Jean, P. Q., 1894.

AMUSEMENTS

Mercredi, le 14 courant, a eu lieu le concert de Mlle Victoria Cartier. La salle était remplie. Les honneurs de la soirée reviennent à Mlle Cartier elle-même pour la manière habile dont elle a exécuté les différents morceaux du programme. *L'Etude de concert* : “ Dans les bois, ” de Liszt, a surtout été jouée avec une délicatesse de touche et une agilité des doigts merveilleuse. Mlle Cartier s'était adjoint pour son concert Mlle E. Baile, MM. Dubois et Goulet pour la partie instrumentale, et Mme C. O. Lamontagne et MM. Bourdon et Fortier pour la partie vocale. Il faut avouer que les chanteurs n'étaient pas en voix, mais il n'y a pas de leur faute. Le concert n'en a pas moins été un succès, dont Mlle Cartier doit être fière. Nos félicitations et nos remerciements pour la jolie soirée que nous a procurée ce concert.

Mardi, le 27 mars, aura lieu au Cercle Ville-Marie une conférence par M. le chanoine de Montigny, le prédicateur du carême à Notre-Dame. Ce sera la dernière occasion d'entendre ce distingué prédicateur, qui partira immédiatement pour la France.

L'inauguration officielle de la grande salle du Monument National se fera au commencement de mai prochain. Nos principaux poètes, MM. Fréchette, Lemay, Poisson, Sulte, et autres littérateurs, ont promis leur concours. Les représentations dureront une semaine, et il y aura des concerts, des tableaux vivants, un spectacle historique, etc.

On annonce un grand concert, pour le jour de Pâques, au Parc Sohmer. Nos meilleurs artistes canadiens y prendront part, entre autres Mlle Le-Bouthillier, MM. Lebel, Bourdon, J.-B. Dupuis, Paul Wiallard, etc. On dit que Mme Roberti doit venir de New-York spécialement pour cette fête, et que le chœur de Saint-Louis-de-France doit aussi faire partie du programme.

Ce concert, étant donné sous les auspices de la Société Saint-Joseph, nous conseillons à nos lecteurs d'encourager cette œuvre de charité.

Le concert annuel de l'Institution des Jeunes Aveugles sera donné mercredi, le 4 avril prochain, dans la salle du monument national.

Mlle Eugénie Tessier reviendra spécialement, après deux ans d'absence, pour se faire entendre au concert de sa chère Institution, où elle chantera un duo avec notre populaire bariton, M. R. Bourdon.

Donneront aussi leur concours : MM. Dubois, violoncelliste ; Goulet, violoniste ; Baker, flûtiste, E. Clake, pianiste, et Mlles Cartier et Wilsam, aussi pianistes. Les élèves de l'Institution feront aussi entendre deux chœurs.

De tous les nombreux concerts qui sollicitent le patronage des Montréalais, aucun n'a plus de droits aux sympathies de notre population que celui que donne annuellement cette utile et belle Institution des Jeunes Aveugles. Il est rare, aussi, de voir des sièges inoccupés.

Nous conseillons donc à ceux qui veulent faire une bonne œuvre et passer une soirée agréable de retenir leurs sièges dès maintenant afin de ne pas être déçus.

Les billets sont en vente chez M. E. Hardy, 1637, rue Notre-Dame ; MM. Cadieux et Dérome, 1603 de la même rue, et à l'Institution des Jeunes Aveugles, 2009, rue Sainte-Catherine.

SAINT-SÉPULCRE

Le Sépulcre de Notre Seigneur Jésus-Christ contient deux parties, ou deux grottes, tenant l'une à l'autre. Le premier compartiment, qui sert comme de porche au second, a cinq pas de long, et quatre de large ; sa hauteur, du sol à la voûte, est d'environ 3 mètres. Son ouverture extérieure est tournée à l'Orient et s'élargit en forme de grotte, au fond de laquelle une porte a été pratiquée. Cette porte, haute de 1m, 35 et large de 0m, 77, introduit dans le second compartiment. On ne peut y passer qu'en se baissant pour ainsi dire jusqu'à la moitié du corps. Elle fut fermée par une grosse pierre, que l'on roula contre, après la déposition du Corps du Sauveur. Cette pierre avait 1m, 85 de longueur, 1m, 25 d'épaisseur. Elle était, de plus, appuyé par sa base contre une autre pierre de 0m, 55 en carré, haute de 0m, 30, et du même roc que le sol de la grotte, où elle aurait été taillée à un pas au-devant de la pierre.

Le second compartiment est presque carré. Il a de long 2m, 04 ; de large, au fond, 2m, 25 et vers la porte, seulement 2m, 10. La voûte a 2m, 70 de haut. Une table solide de la même pierre y fut laissée en creusant davantage le reste. On l'aperçoit à droite, en entrant : elle a toute la longueur de cette grotte et la moitié de la largeur, c'est-à-dire 2m, 04 de long sur 1m, 12 de large. Sa hauteur au-dessus du sol est de 0m, 77. C'est sur cette table sépulcrale que fut mis le corps de Notre Seigneur, la tête tournée vers l'Occident, et les pieds vers l'Orient. Tel fut le tombeau du divin Sauveur dans sa forme et sa nudité primitive. La piété des chrétiens en le vénérant, a cherché dans tous les siècles à l'embellir.

Aujourd'hui, tout l'intérieur du tombeau, ainsi que la pierre sépulcrale, est revêtu de marbre blanc. On regrette de ne pas y voir la roche nue ; mais ce revêtement a été nécessaire pour le mettre à l'abri de l'indiscrétion des pèlerins, qui, quelquefois, se permettaient d'en détacher et d'en emporter des morceaux. Quarante-cinq lampes en or, en vermeil et en argent, y brûlent sans cesse, et des fleurs toujours renouvelées y répandent leurs parfums. Le Saint Sépulcre est tout revêtu extérieurement de marbre blanc et jaune : il forme un monument tout à fait isolé dans l'église, en forme de mausolée ou de catafalque, etc.

En 1852, la grande coupole, bien que refaite depuis quarante ans à peine, était déjà très détériorée ; dix ans après, elle menaçait ruine. A la suite de longues négociations, on commença à la reconstruire, en 1863. Ce travail fut achevé en 1868, aux frais communs de la France, de la Russie et de la Turquie, qui envoyèrent chacun un architecte choisi par elles pour mener à bonne fin cette importante entreprise. La coupole que l'on voit maintenant est élégante, savamment conçue, et fait honneur à l'architecte français, M. Maus, qui en a dressé le plan. Les peintures qui l'ornent intérieurement sont gracieuses et dues à un autre Français, M. Salzmann. Malheureusement on ne peut s'empêcher de regretter et de dire qu'elle n'offrent aucun caractère religieux.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Albéric Sanguinet, 165, rue Fullum ; Dame Ulric Viau, 358, rue Cadieux ; A. Pigeon, 329, rue Saint-Denis ; Téléphore Bernier, 18, rue Amherst ; O. Lemire, 55, rue Darling ; Georges Reneault, 454, rue Saint-Hubert ; C. Thibault, 10, rue Amherst ; Zénon Forget, 362, rue Saint-André ; M. Laurin, 7, rue Brunette ; Louis Sancier, 2482, rue Notre-Dame ; V. Hénault, 286, rue Saint-Urbain ; Joseph Kittler, 43, rue Mariana.

Québec.—D. Lavendière, 138, rue de l'Eglise, St-Roch ; Delle Céline Vidal, 367, rue St-Jean ; Joseph Delisle, 97, rue d'Aiguillon ; F.-P. Gauvin, 17, rue Prévost ; J. Dorval, 184, rue d'Aiguillon ; Delle Rose-Anna Clavet, 70, rue du Roi, Saint-Roch ; Delle J. Sirois, 117, rue Fleurie, Saint-Roch ; Dame T. Béland, 477, rue Saint-Jean.

Lévis.—Frédéric Costin, 8, rue Commerciale.

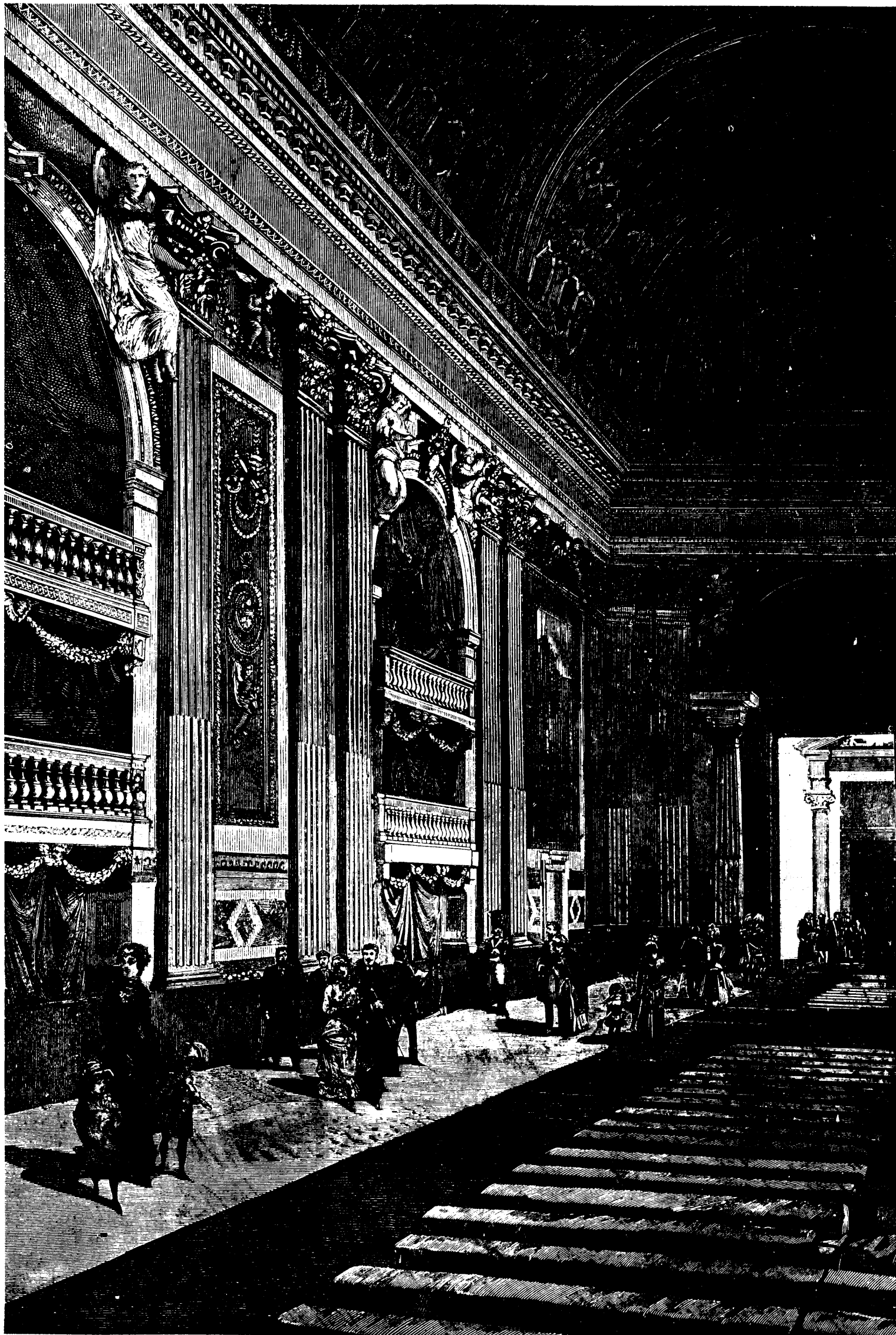
St-Henri de Montréal.—J. A. Turcotte, 1908, rue Saint-Jacques ; Joseph Haineault, 66, rue St-Augustin.

St-Augustin.—A. B. Landrian.

Fall River, Mass.—Mlle Marie Lafrance, 11, rue Suffolk. Armisssan par Narbonne, Aude, France —Paul Calmet.



LES ANARCHISTES A PARIS.—L'EXPLOSION DE LA RUE SAINT-JACQUES



PORTIQUE SUPÉRIEUR DE LA BASILIQUE SAINT-PIERRE, A ROME



LE LOUP ET LE LAPIN

FABLE

Jean Lapin trottaït broutaït dans la clairière.
 Quand d'aventure, il rencontre un grand loup,
 Hargneux, tout prêt à faire un mauvais coup,
 Et Jeannot aussitôt s'assied sur son derrière :
 — Tu feras mieux, dit-il, de vivre à ma manière
 D'un peu d'herbe et de thym, d'une feuille de chou
 Au lieu de te plaire au carnage ;
 Ami prends ce parti, crois-moi, c'est le plus sage.
 L'autre répond : — Petit végétarien,
 Tes beaux sermons ne me servent de rien
 J'ai faim, je ne puis pas attendre ;
 Ta chair me plaît, elle me paraît tendre
 Bernes là ton oraison.
 Elle n'est pas de sa son
 Je ne me nourris pas de recettes pareilles,
 Ventre affamé n'a pas d'oreilles
 Le proverbe a raison."

Il faut faire le méchant qui s'en durcit au crime :
 Vous le prêchez en vain : Jean Lapin fut victime
 De ses bons sentiments, car le loup s'en moqua
 Et le croqua. JEAN RÉMY.

LES SOUVENIRS D'UN PAGE DE
NAPOLÉON IER

Une revue de Londres a publié récemment les mémoires d'un officier anglais, dans lesquels nous trouvons la charmante anecdote suivante ; il la tenait du maréchal de Sainte-Croix qu'il avait connu pendant la guerre d'Espagne et qui, avant de s'illustrer dans l'armée, avait été page de Napoléon Ier.



Avant d'entrer dans l'armée, j'ai été page de Napoléon Ier ; mais je vous assure que, dans la maison de l'empereur, cet emploi n'était pas un jeu et n'avait rien de commun avec le rôle plein d'agrémens de Chérubin. Au lieu des doux sourires et des tendres regards de la comtesse Almaviva, nous n'avions pour nous que l'attitude froide et indifférente de Talleyrand, le coup d'œil dur et perçant de Savary ou le sourire étrange, à la fois menaçant et moqueur, de Fouché.

Quand on était de service, il fallait rester toute la journée dans la salle d'attente qui précédait le cabinet de l'empereur. Habituellement, l'empereur sonnait à la fin de chaque audience, pour qu'on fit entrer le visiteur suivant, d'après l'ordre d'arrivée. Mais s'il devait venir des personnages d'importance, on nous en remettait la liste, le matin, avec l'ordre d'appel et, en aucun cas, cet ordre ne devait être changé.

Un jour où j'étais de service, une de ces listes

me fut donnée ; Napoléon s'occupait, à ce moment d'une enquête sur les forces navales du pays, et, en jetant négligemment les yeux sur les noms inscrits, je vis qu'il n'y avait que des officiers de marine, comme le vice-amiral A..., le contre-amiral B..., ou le capitaine de vaisseau C..., de sorte que la réception, au lieu de son cortège habituel de brillants officiers aux uniformes splendides et de maréchaux couverts de broderies, ne comprenait que les modestes uniformes de la marine.

Or, le marine n'était pas très bien vue de l'empereur, et, vraiment je ne me trouvais que médiocrement flatté d'avoir à recevoir ces visiteurs inaccoutumés. La salle d'attente se remplissait rapidement et, avant midi, elle était tout à fait pleine.

A ce moment, la porte s'ouvrit doucement et je vis entrer un personnage comme il n'y en avait jamais eu dans nos brillants salons. C'était un homme de cinquante-cinq à cinquante-six ans, petit, trapu, solidement bâti, à la figure tannée et hâlée, au front large très ouvert et sillonné par la cicatrice d'un énorme coup de sabre ; une grosse moustache grise toute hérissée couvrait sa bouche et des sourcils assortis ombrageaient ses yeux noirs et perçants. Il était vêtu d'une grossière blouse de drap bleu, comme en portent les pêcheurs bretons, serrée à la taille par un ceinturon de cuir, après lequel pendait une espèce de coutelas à large lame. Ses pantalons, très amples, étaient relevés à la cheville et laissaient voir une paire d'énormes pieds recouverts de gros bas bleus et de souliers à semelles très épaisses.

En entrant, il avait une main négligemment enfoncée dans sa poche et de l'autre tenait un chapeau de toile cirée à larges bords. Il s'avança d'un air tranquille, salua deux ou trois officiers en passant, alla s'asseoir près de la porte et s'absorba, aussitôt, dans ses réflexions.

Qui diable cela peut-il être ? me demandais je en surveillant cet étrange apparition. Mes yeux se portèrent, alors, sur ma liste et je vis que plusieurs pilotes du Havre, de Calais et de Boulogne avaient été appelés à Paris pour donner certains renseignements sur les sondages et les profondeurs de la mer, le long du littoral.

— Ah ! pensai-je, j'ai deviné : le brave homme s'est trompé et, au lieu d'attendre dans l'antichambre, il est entré carrément au salon.

Mais, il y avait quelque chose de si curieux et de si original dans le farouche regard du vieux loup de mer, que je me décidai à le laisser dans son erreur et à ne pas le renvoyer dehors. De plus, je remarquai que sa présence avait causé une sorte de sensation dans l'assistance et je m'en amusai beaucoup.

Mais le temps passait et les officiers qui attendaient s'étaient réunis par petits groupes de trois ou quatre et causaient ensemble à voix basse. Lui restait seul. Tirant de sa poche de côté une énorme tabatière, il y prit un gros morceau de tabac et se mit à chiquer aussi tranquillement que s'il se promenait sur son banc de quart. Ce sang-eûne et cette insouciance me divertirent tellement que je résolus de le faire poser un peu.

Ses traits énergiques, sa grosse tête de Breton, sa voix forte, ses manières brusques, tout cela cadrait admirablement avec toute sa personne et me remplissait de joie.

— Par Dieu, mon garçon, me dit-il, après avoir causé quelque temps avec moi, vous feriez mieux de dire à l'empereur que je suis là à l'attendre ! Voilà qu'il est plus de midi et il se fait temps d'aller casser une croûte !

— Un peu de patience, lui répondis je, Sa Majesté vous invitera sans doute à déjeuner.

— Soit, dit-il sérieusement ; si on ne mange pas trop tard, je suis son homme !

— Il paraît que vous connaissez déjà l'empereur ?

— Certes, oui ; je l'ai connu qu'il n'était pas plus grand que vous.

— Comme il va être heureux de vous voir ! J'espère que vous avez amené votre famille avec vous, car l'empereur ne manquera pas d'en être très flatté

— Non, j'ai laissé tout mon monde chez moi ; la cour ne nous convient guère et nous avons autre chose à faire que de perdre notre temps et notre argent avec tous les gens qui viennent ici.

— Et votre vie n'en est que plus agréable, ajoutai-je : pêcher la morue et le hareng, et attraper, de temps à autre, quelque bon naufrage.

A ces mots il me regarda fixement, comme un tigre prêt à s'élançer ; mais il ne dit pas une parole.

— Et combien de petits loups de mer, repris-je, avez-vous dans votre antre, chez vous ?

— Six : et tous capables de vous enlever d'une seule main, à bras tendu.

— Je n'en doute pas et n'ai pas le moindre désir d'éprouver leur force. Mais, comment trouvez-vous la capitale ?

— Pas fameuse et, je vais vous dire pourquoi... Pendant qu'il disait ces mots, la porte du cabinet de l'empereur s'ouvrit et Napoléon parut. Il regarda rapidement tout autour de la salle avec des yeux flamboyants et s'écria :

— Qui est de service ici ?

— Moi, sire, Sainte-Croix, répondis-je, en m'élançant de mon siège et m'inclinant profondément.

— Et où est l'amiral Truguet ? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait entrer ?

— Il n'est pas là, sire, dis-je tremblant comme une feuille.

— Arrêtez, jeune homme, pas si vite, je suis là. — Ah ! Truguet, mon cher ami, s'écria l'empereur en posant ses deux mains sur les épaules du vieux marin, depuis combien de temps attendez-vous ?

— Deux heures et demie, répondit-il en sortant

de son gousset une montre large comme une soucoupe.

—Comment deux heures et demie, et j'ai pas été prévenu !

—Cela ne fait rien, sire ; je suis toujours heureux de servir Votre Majesté.

Mais si ce joli garçon ne m'avait pas dit que vous alliez m'inviter à déjeuner...

—Hein ! il vous a dit cela ? s'écria Napoléon en lançant vers moi un regard de bête féroce. Eh bien ! oui, Trugnet, c'est vrai : vous déjeunerez avec moi aujourd'hui. Et vous, monsieur, ajouta-t-il tout bas en s'approchant de moi, vous avez osé tenir un pareil langage. Qu'on appelle la garde. Capitaine, arrêtez-moi cela. Il est disgracié et ne fait plus partie de mes pages. Hors de ma présence, monsieur Sortez !

A ces mots il me sembla que tout tournait autour de moi ; mes jambes se déroberent et je perdis connaissance.

Je me retrouvai le soir même à Sainte-Félagie où trois semaines de prison au pain et à l'eau m'appurent à me souvenir de ma première entrevue avec l'empereur.

LA DYNAMITE A PARIS

(Voir gravure)

Une nouvelle explosion, dirigée contre un commissaire de police, vient d'avoir lieu à Paris, dans un hôtel meublé, faisant malheureusement plusieurs victimes, donc l'une est morte des suites de ses blessures.

Cet hôtel meublé, tenu par les époux Calabrézi, est situé au No 69 de la rue St Jacques. La maison, qui n'a que trois étages, est louée à de petits employés, des ouvriers et des étudiants peu fortunés.

Dernièrement, un locataire se faisait inscrire sur le registre de l'hôtel, sous le nom de Rabardy, lequel nom a été reconnu depuis appartenir à un ouvrier qui a perdu ses papiers.

Les entrées et les sorties de ce Rabardy intriguèrent vivement Mme Calabrézi. Quand son mari, employé dans une banque, rentra le soir, elle lui conta ses soupçons.

Comme à minuit le locataire n'était pas rentré, ils eurent la curiosité de monter jusque dans la chambre qu'ils lui avaient louée au deuxième étage.

En ouvrant avec leur clef, ils rencontrèrent une résistance et aperçurent à la lueur de leur lampe, au-dessus de la porte, une planchette sur laquelle se trouvait une boîte ronde en fer blanc.

Sur les instances de sa femme, M. Calabrézi se décida à aller prévenir le commissaire de police. Mais, à la hauteur du musée de Cluny, il rencontra les deux agents Rietsch et Barthod, qui le suivirent immédiatement et montèrent avec lui, sa femme et M. Israël, un locataire de la maison, jusqu'au deuxième étage.

La planchette aperçue par les époux Calabrézi était posée, d'un côté, sur la moulure du chambranle de la porte et, de l'autre, sur une petite baguette de bois fixée très légèrement au chambranle.

Cette tige de bois était taillée en forme de cran à son extrémité, de manière à laisser la porte s'ouvrir à peine, juste pour le passage d'une seule personne. En ouvrant davantage, la porte heurtait le cran, la baguette céda et devait fatalement tomber avec la planchette et la boîte placées dessus.

Le logeur, qui avait mal vu l'appareil et ignorait que c'était à cause de lui que la porte avait résisté à son premier effort, l'ouvrit toute grande.

Aussitôt, baguette de bois, planchette et boîte cylindrique tombèrent à ses pieds.

D'abord, tout le monde fut effrayé. Ils restaient là tous les cinq, muets, regardant la bombe qui avait roulé sur le seuil.

Comme elle n'avait pas éclaté, Mme Calabrézi s'écria :

—Ce doit être encore une blague.

Et l'agent Barthod voulut la ramasser, mais son collègue l'arrêta :

—Non, dit-il, nous avons l'ordre de laisser les bombes sans les toucher. Il faut aviser le poste du Panthéon : courez vite jusque là.

L'agent Barthod descendit, éclairé par Mme Calabrézi, qui lui ouvrit la porte de la rue.

A peine était-elle remontée dans la chambre, qu'une terrible explosi on se faisait entendre, éteignant les lumières, tandis qu'une odeur de soufre se répandait dans toute la maison.

Mme Calabrézi était tombée, grièvement atteinte à l'abdomen ; son mari avait été projeté contre la muraille, ainsi, que M. Israël ; l'agent Rietsch avait été lancé dans l'escalier. Par un hasard extraordinaire, ces trois derniers n'avaient presque rien, mais dans la chambre d'à côté Mme Israël était prise d'une terrible crise de nerfs.

Tous les locataires, réveillés par la détonation, apparurent dans l'escalier, en costume de nuit ; par les fenêtres, qu'on n'eut pas la peine d'ouvrir, les vitres ayant été brisées par l'explosion, on appela au secours. Des agents et des passants accoururent, et on releva les blessés, qui furent immédiatement transportés à l'Hôtel-Dieu. Il était une heure trente du matin.

Mme Calabrézi expirait quelques jours après.

Les premières recherches firent retrouver dans la chambre le couvercle de l'engin ainsi que les projectiles. Ce fut seulement le lendemain qu'on découvrit le mobile de l'attentat.

En arrivant à son bureau, M. Belouino, commissaire de police du quartier, trouva sur sa table une lettre dont voici la teneur :

“ Monsieur le commissaire,

“ Etant trop malheureux par l'amour que j'éprouve, et voyant que la personne que j'aime ne pourra jamais unir son existence à la mienne, je préfère me donner la mort afin de lui laisser toute liberté envers (*sic*) sa famille.

“ Je vous prierai, M. le commissaire, de passer à l'hôtel où je vien (*sic*) de louer une chambre, au No 69, rue Saint-Jacques, et de bien vouloir faire parvenir à leurs adresses les lettres que vous trouverez (*sic*) sur la table afin que mon corp (*sic*) ne soit pas transporté à la morgue.

“ Excuser (*sic*), monsieur, du dérangement que mon acte de désespoir vous occasionne (*sic*) et croire (*sic*) à toute ma gratitude.

“ RABARDY ETIENNE,

“ 69, rue Saint-Jacques.”

Cette lettre était un piège tendu à M. Belouino, ancien commissaire de Saint-Denis, qui jadis arrêta un grand nombre d'anarchistes. Le dynamiteur l'ayant jetée à la poste boulevard Saint-Martin, après avoir préparé un autre attentat du même genre, faubourg du même nom, contre son collègue Dresch, qui arrêta Ravachol.

LE CAPORAL LA VIOLETTE



Le vieux brave, veuf d'une jambe et médaillé, qui porte le gracieux nom de la plus modeste de nos fleurs printanières est pensionnaire de l'Hôtel des Invalides.

Il comparait devant les juges de son pays en qualité de plaignant. Dieu merci ! le caporal Pichard, dit la Violette, peut marcher le front haut ; il n'a rien à se reprocher, et s'il est là, devant la justice, c'est qu'il lui est arrivé une chose très humiliante et que sa dignité ne lui permet pas de laisser impunie ; qu'on en juge : il a été traité de polisson par une grosse dame, qui a appuyé d'un coup de parapluie cette épithète aussi malsonnante qu'incongrue

rien à se reprocher, et s'il est là, devant la justice, c'est qu'il lui est arrivé une chose très humiliante et que sa dignité ne lui permet pas de laisser impunie ; qu'on en juge : il a été traité de polisson par une grosse dame, qui a appuyé d'un coup de parapluie cette épithète aussi malsonnante qu'incongrue

Passé pour le coup de pépin : la Violette, n'en a cure ; ça ne lui a pas fait mal, et, sur les champs de batailles, il a reçu d'autres coups plus sérieux, sans songer à porter plainte. Non, il méprise cette attaque du sexe faible ; mais lui un médaillé pour faits de guerre, lui un glorieux mutilé de Gravelotte, être traité de polisson ! Cette injure exige un châtement exemplaire ; elle le frappe en plein cœur, elle ferait rougir ses galons de laine blanche.

Mais laissons la parole au brave la Violette, qui

s'avance à la barre, à l'appel de l'huissier audientier.

Le président.—C'est vous qui portez plainte ?

La Violette.—Oui, mon colonel.

—Le président.—Vous n'êtes pas ici devant le conseil de guerre, mais devant le tribunal correctionnel ; appelez-moi donc simplement monsieur le président.

La Violette.—Suffit, mon colonel.

Le président, *condescendant*—Soit. Racontez au tribunal comment les choses se sont passées.

La Violette.—Pour ce qui est de la chose, voilà, mon colonel, qu'il faut vous dire que j'ai l'habitude, après le déjeuner, de venir m'asseoir sur un banc de l'Esplanade, où je dors doucement au soleil.

La grosse dame.—Oh ! doucement ! ah bien ! mince alors !

La Violette, *se retournant très digne*.—Madame, je dis doucement, parce que c'est doucement.

La grosse dame.—C'est-à-dire qu'il ronfle à faire aboyer tous les chiens.

La Violette.—Justement que madame a un gros chien, et mal élevé.

La grosse dame.—Mal élevé vous-même ; entendez-vous ?

Le président, *sévère*.—Silence ! vous vous expliquerez tout à l'heure (*Au plaignant*) Continuez.

La Violette.—Naturellement, lorsque je dors, je suis cersément insensible, comme dit mon camarade Picot, je suis ginotisé. Alors le caniche de madame, qui est un sans gêne comme un singe mal appris, s'approche impudiquement et vient se soulager sur ma jambe de bois, et qu' alors les autres chiens, encouragés par cet exemple superstitieux, ont tous pris l'habitude de venir lever la patte.... (*Rires dans l'auditoire.*)

L'huissier.—Silence !

La grosse dame.—Oh ! je bous ! Si on peut, sans rougir, dire des menteries pareilles !

La Violette.—C'est pas des menteries ; à preuve que, lorsque je rentre au quartier, c'est une telle puanteur que je suis obligé, la nuit, de laisser ma jambe dans le colidor, et que les camarades ne m'appellent plus que la Violette. (*Bruyants éclats de rire dans l'auditoire*)

L'huissier.—Silence !

Le président.—Revenons à l'affaire.

La Violette.—V'là, mon colonel. Alors que l'autre jour je me décide à dire poliment à madame : “ Madame, retenez l'incontinence de votre chien, ou changez-lui sa muselière de côté.... ”— (*Explosion de rire dans l'auditoire.*)

L'huissier.—Silence !

La Violette.—Pour lors, madame se rébellonne, me traite de ceci, de cela. Vous êtes bien mal éduquée pour une personne de l'autre sexe, que je lui réciproque avec justice et raison, vu que ce n'était pas des propos à tenir à un militaire médaillé pour sa valeur et la perte de sa jambe. Alors elle s'est portée en furie, m'a donné des coups dans le dos avec son parapluie et m'a appelé polisson.

Le président.—Est-ce tout ?

La Violette.—Oui, mon colonel, et je demande justice.

Le président.—Allez vous asseoir. (*A la grosse dame*) Vous venez d'entendre la déposition du plaignant : qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

La grosse dame.—Oh ! je bous ! je bous ! (*Sarcastique.*) Monsieur arrange ça à sa façon, mais vous allez voir, mon digne magistrat, comment ça s'est passé. J'étais tranquillement assise sur un....

Le président, *interrompant*.—Vous reconnaissez avoir frappé le plaignant ?

La grosse dame.—Pour ça qui est des coups, c'est pour ainsi dire pas la peine d'en parler ; ça n'aurait pas fait de mal à un enfant sortant des choux ; mais pour ça qui est d'Azor, faites excuse, mon bon juge, que ce pauvre amour n'a fait que le long du mur, comme mon défunt mari, et je dis que mossieu a été très impertinent en voulant me mettre sa jambe sous le nez pour me faire flairer...

L'huissier.—Silence !

(*Nouveaux éclats de rire dans l'auditoire.*)

Cinq francs d'amende et cinq francs de dommages-intérêts font pousser les hauts cris à la mère d'Azor, mais comblent d'une orgueilleuse satisfaction le vindicatif la Violette.—GUSTAVE CANE.



Histoire de la table

Les pois chiches ont été apportés de longue date dans les Gaules, mais le mérite des petits pois verts était à peine connu vers la fin du XVI^e siècle. On les a appelés longtemps *pois michaud*, du nom du jardinier qui le premier s'avisait de les cultiver avec soin et de les faire venir, même bien avant la saison des pois.

Le français en Angleterre

Le français, langue officielle... en Angleterre. Ceci n'est pas une plaisanterie. A la chambre des lords, suivant qu'une loi votée est approuvée, refusée ou renvoyée à de nouveaux débats, le secrétaire de service emploie les formules suivantes :

« Le Roy (ou la Reine) le veut.
« Le Roy (ou la Reine) avisera.
« Le Roy (ou la Reine) remercie ses loyaux sujets, accepte leur bonté et aussi le veut. »

Ces formules françaises, derniers vestiges de la conquête par les Normands, dureront autant que la constitution anglaise.

Critique littéraire

Quelles œuvres ont été exemptes de critique ? Quand Perrault publia le recueil de *Contes de vieille* ou *Contes de fées* qui depuis a charmé tant d'enfances, et que l'on considère aujourd'hui comme un des chefs-d'œuvre de la littérature française, il fut le premier à croire qu'un tel ouvrage était indigne d'un académicien et il le donna au public comme écrit par son jeune fils Perrault d'Arman-court (voy. la liv. du 15 janvier 1894). D'autre part, on fit courir à ce propos le quatrain suivant :

Perrault nous a donné *Peau d'âne*
Qu'on me loue ou qu'on me condamne
Ma foi, je dis, comme Boileau :
Perrault nous a donné sa peau.

Publiez donc des chefs-d'œuvre !

Histoire des inventions

Le principe des aérostats est très clairement indiqué dans les œuvres de Leibnitz (mort plus d'un demi siècle avant la découverte de Montgolfier). « Si l'industrie humaine, dit le grand savant allemand, pouvait nous procurer des corps plus légers que l'air on ne serait point sans espérance de trouver un jour le moyen de voler »

C'était le sentiment de Lana (physicien de Brescia, mort en 1687), auteur très subtil, suivi en ce point par Vossius ; et on l'établit de cette manière : Soit un vase sphérique assez grand pour que l'air qu'il renferme soit plus pesant que le vase lui seul. L'air ayant été pompé par la méthode que l'on sait, et le vase étant bouché hermétiquement, ce vase sera alors plus léger qu'un pareil volume d'air. Or un corps plus léger qu'un fluide de même volume monte dans ce fluide : donc le vase dont nous parlons montera dans les airs.

Suit un calcul pour démontrer la justesse de cette théorie.

Sans doute ce n'est pas pratique, car la seule pression atmosphérique détruirait ce vase récipientaire où l'on aurait fait le vide ; il faut en même temps que la légèreté de l'enveloppe une tension intérieure. Toutefois l'idée mère de l'aérostat est là, et, comme on le voit, déjà empruntée à des auteurs antérieurs.

La soupe aux cailloux

Pour ceux qui ignorent la recette de la soupe aux cailloux, la voici en quelques lignes : Deux soldats français sont logés chez un avare,

qui ne donne que l'eau et le feu. Ils font bouillir l'eau sur le feu, puis ils mettent un gros caillou qu'ils ont été chercher dans la rue.

L'avare est émerveillé. Il voit les troupiers ajouter soigneusement du sel et goûter.

— Ah ! la soupe serait délicieuse si on avait seulement quelques légumes.

— Qu'à cela ne tienne, répond le logeur, voici des poireaux et des carottes.

Les végétaux sont introduits dans la marmite. On regoûte.

— Un miel ! s'écrie l'autre soldat ; il faudrait un rien pour en faire une crème.

— Quoi ? fit l'avare.

— Un morceau de beurre.

— Prenez-en, mais vous m'en donnerez une assiettée. Je suis curieux de savoir le goût de la soupe aux cailloux.

L'adjonction est faite. Aussitôt, un parfum excellent s'exhale de la marmite.

— Ce sera un délice ! vocifèrent les cuisiniers militaires ; quel malheur qu'il manque un dernier perfectionnement.

— Lequel ?

— Un tout petit morceau de lard.

— Bah ! dit l'avare, il ne faut pas, pour si peu, manquer un mets aussi extraordinaire.

Le lard est annexé. On le laisse cuire. On sert chaud. Le potage est excellent.

— Ces militaires ! s'écrie le bourgeois, il n'y a qu'eux pour faire une soupe excellente avec un caillou.

Genérosité de Charles-Quint

Nous trouvons une amusante histoire sur l'origine du titre d'un des membres de la noblesse espagnole, mort il y a quelques années à Madrid.

Le comte de Pannonrosto, dont la mort a laissé tant de regrets dans l'aristocratie espagnole, portait un nom dont l'origine est curieuse et mérite d'être relatée.

Charles Quint, grand chasseur devant l'Éternel, tirait un jour la perdrix, accompagné par un garde, qui la tirait de son côté. Les serviteurs de l'empereur étaient déjà chargés d'oiseaux, quand une dernière perdrix s'envola. Deux coups de fusil retentirent. L'oiseau tomba.

— Qui, selon toi, a tué cette perdrix ? demanda le roi au garde.

— Moi, sire.

— Tu en as menti, maraud ! s'écria Charles-Quint, irrité.

Il n'avait pas achevé, que le garde lui donnait un coup de poing en plein visage.

Le premier mouvement de Charles-Quint fut de tuer l'audacieux à bout portant : heureusement pour celui-ci, l'escadette impériale était déchargée. Son second mouvement fut, tout en protégeant le garde contre la colère de sa suite, de l'envoyer en prison et de lui faire dire de recommander son âme à Dieu.

Le malheureux garde se croyait voué sans espoir au bourreau. Charles-Quint lui fit observer que sa faute était d'autant plus grande qu'il ne savait pas s'il n'avait pas menti, puisqu'il était douteux qu'il eût le droit de s'attribuer la perdrix.

— Ce n'est pas douteux pour moi, sire. Permettez-moi de voir la bête.

L'empereur ordonna qu'on la lui apportât. Le garde, après l'avoir examinée, affirma qu'il l'avait bien tuée, car il s'était servi tout le jour de chevrotines et qu'on retrouva les chevrotines dans le corps de l'oiseau. Charles Quint commença à éprouver un regret. Pourtant, il ne changea rien à ses ordres, et on conduisit le condamné à Madrid, où il fut mis en chapelle.

Le souverain essaya une tentative auprès de lui au moment suprême, lui faisant promettre sa grâce pourvu qu'il demandât pardon, mais tout fut inutile, le garde se refusa absolument à s'humilier. Frappé de cette fierté, Charles-Quint le fit comparaître une dernière fois devant lui et lui demanda s'il se repentait.

— Sire, répliqua-t-il avec calme, si j'avais mille vies et que Votre Majesté me dise mille fois que je mens, mille fois je lui mettrais mon poing au visage (mi puno en el rostro), et mille fois j'irais tranquille au supplice.

Charles-Quint demeura pensif devant un tel caractère. Ayant contemplé l'homme un instant il lui dit :

— Tu manquerais à mon règne ! Que ne suis-je entouré de mille hommes te ressemblant ! Non-seulement je te pardonne, mais encore je t'attache à ma personne et je te nomme comte de Pannonrosto.

Peu de temps après, en 1523, le nouveau comte reçut son titre de noblesse. Il fut, jusqu'à sa mort, un des vassaux les plus loyaux de l'empereur.

Dernières paroles de personnes célèbres

« C'est bien. » — Washington.

« Je dois dormir maintenant. » — Byron.

« La tête de l'armée. » — Napoléon I^{er}.

« Laissez entrer la lumière. » — Goethe.

« Est-ce là votre fidélité ? » — Néron.

« Un homme mourant ne fait rien de bien. » — Benjamin Franklin.

« Mon royaume pour un moment encore. » — Reine Elizabeth.

« Serre moi la main, mon ami, je meurs. » — Alfieri.

« Il me semble que je vais redevenir moi, encore. » — Sir Walter Scott.

« Laissez-moi mourir au son d'une musique délicieuse. » — Mirabeau.

« J'ai aimé Dieu, mon père et la liberté. » — Mme de Staël.

« Tirez le rideau, la farce est jouée. » — Rabelais.

« Que Dieu ne m'abandonne pas. » — Pascal.

« Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier de mon village, où les bergères se rassemblent pour danser ! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvrirait ma tombe ; que les enfants après leurs jeux y jetassent leurs bouquets effeuillés : je voudrais enfin que les bergers de la contrée y fussent quelquefois attendris, en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami.
Il vécut toujours à la ville,
Et son cœur fut toujours ici. — FLORIAN.

« Je n'éprouve qu'une grande difficulté d'être. » — Fontenelle.

Le curé qui l'assistait ayant dit, en lui donnant la communion : « Vous comprenez combien Dieu est grand !... » Il répondit : « Oui, monsieur, et combien les hommes sont petits ! » — Montesquieu.

« Que ferait une âme isolée dans le ciel même ? » — Bernardin de Saint-Pierre.

Mourant sur l'échafaud : « Voilà le prix de tout ce que j'ai fait pour la liberté. » — Barnaue.

Mourant sur l'échafaud et s'adressant au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut bien la peine. » — Danton.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Petite question :
— Quelle différence y a-t-il entre la satire et un pêcheur à la ligne ?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien, c'est qu'on dit à la première : *Mords, satire !* et au second : *Tire, ça mord !*

**

Un vieux garçon est en visite chez une amie.
— Eh bien ! fait celle-ci, toujours jeune ?

— Heu ! heu ! Mon cœur est comme une vieille pendule !

— Elle marche encore ?

— Oui, mais elle ne sonne plus !

M. Edouard Cadol vient de faire paraître un excellent roman sous le titre de *La Petite*. Les libraires G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste Catherine, sont propriétaires de l'édition canadienne, Prix : 5 centins.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT

CHOSSES ET AUTRES

Les fabriques de montres et d'horloges, aux Etats-Unis, sont maintenant les plus considérables du monde.

Les princesses du rang royal en Egypte, portaient des corsets. On a trouvé des momies qui en étaient revêtues,

—La hardiesse du regard chez le hibou résulte d'une bizarrerie physiologique. Ses yeux sont fixés dans leurs orbites.

—Le plus étonnant projet de chemin de fer appartient au Japon. Chaque wagon ne pourra loger que quatre passagers et sera traîné pas des coulées.

—Il y a autant de nourriture dans 1 pinte d'huîtres qu'il y en a dans une pinte de lait, ou une livre de bœuf très maigre, ou une livre et demie de morue fraîche, ou deux tiers de livre de pain.

—Des statisticiens ont fait ce curieux calcul que tout homme qui vit soixante ans, perd au moins sept mois, durant cet intervalle, à boutonner le col de sa chemise.

QUINUM LABARRAQUE

VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

LA BANQUE DU PEUPLE

La succursale ouest, de cette banque, a maintenant ouvert ses bureaux à l'encoignure des rues Notre-Dame et Richmond, et recevra des dépôts d'épargne de \$1.00 en montant au taux de 4 0/0 par an.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LEÇONS de français et d'anglais à domicile. Aussi leçons de sténographie (système Duployé) et traductions. Conditions faciles.—JOSEPH GENEST, 2, avenue Oscar.

LE NEW-YORK ILLUSTRATED NEWS, publication de seize pages, paraissant tous les jeudis, sera envoyé par la poste pendant treize semaines sur la réception d'un dollar. Ce journal n'a de relation avec aucune autre publication et les marchands et les souscripteurs sont mis en garde contre les imitations. Escompte libérale aux maîtres de poste, agents et clubs. Spécimens envoyés gratis par la poste.

S'adresser à ARTHUR T. LUMLEY, 3, Park Place, N.-Y.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés

Jeux d'esprit et de combinaison

ENIGME

Je suis né pauvre, petit, misérable, mais j'ai révélé ma valeur dans une arène, et je suis devenu nom royal. J'habite dans le cœur, mais vous ne me sortez de ma demeure que quand vous êtes au dessert.

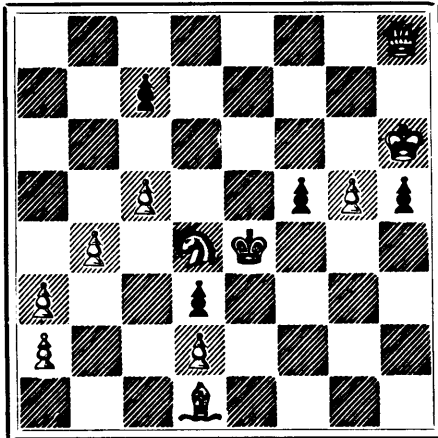
VERS INACHEVÉS

Messieurs, je suis pêcheur, pêcheur à la—
J'en fais ici l'aveu. Ce cas semble peu—
De vos graves esprits ; car on a dit—
La ligne avec sa canne est un long—
Dont le plus mince bout tient un petit—
Et dont l'autre est tenu par un grand—

No 148—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Schiffer

Noirs—5 pièces



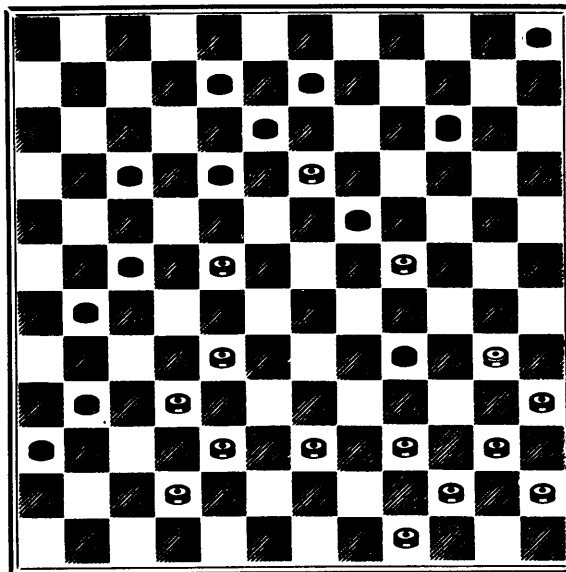
Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 138—PROBLEMES DE DAMES

Composé par M. J. Ramson, Montréal

Noirs—13 pièces



Blancs—15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 136

| Blancs | Noirs | Blancs | Noirs |
|--------|-------------|--------|-------|
| 33 | 28 | 20 | 46 |
| 59 | 52 | 46 | 48 |
| 72 | 66 | 68 | 55 |
| 38 | 32 | 25 | 38 |
| 44 | 33 | 55 | 60 |
| 66 | 5 | 27 | 38 |
| 5 | 34 gagnent. | | |

Solution de l'énigme : Fumée.

Solution du problème d'Échecs No 147

| Blancs | Noirs |
|-----------------|--------------|
| 1 D pr P F | 1 P pr C |
| 2 C 8 D | 2 ? |
| 3 D ou C mat. | |
| Si : | 1 R pr C 3 D |
| 2 D 4 R | 2 R 2 D |
| 3 D 6 F D mat. | |
| Si : | 1 R pr C 3 R |
| 2 C 7 F R | 2 R 2 D |
| 3 D 6 F D. mat. | |

Ont Deviné : MM. Alf. Morin, Ottawa ; J. H. Desaulniers, Nicolet ; A. Campbell, Sainte-Cunégonde ; J. B. Deslauriers, St-Henri ; J. A. Bleau, L. Granger, Oscar Dupuis, Montréal.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

Saison

PRINTEMPS

1894

ETOFFES A ROBES

Au delà de 30,000 verges de nouvelles étoffes viennent d'être reçues, ces marchandises sont des merveilles de beauté et sont incomparablement bon marché.

GARNITURES

Cent cinquante pièces de garnitures nouvelles justement reçues. Nous invitons tout spécialement mesdames les modistes à qui nous offrons des avantages particuliers à faire une inspection minutieuse de ces nouvelles marchandises.

FRILLINGS

Deux cents boîtes de nouveaux frillings mis en Stock comprenant les plus hautes nouveautés. Prix spécialement bas.

Voyez nos nouvelles Echarpes Aberdeen.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2103

Federal Tel. 50

Lapris Larquin
PHOTOGRAPHERS
360 RUE ST DENIS.
M. J. N. LAPRIS ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.
— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU PASTEL, ETC ETC
CRAYON.
TELEPHONE 7283

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

The ARMSTRONG Photo Engraving Co.
714 St James St.
MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

167, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

UNE DOSE
LE GRAND
TAKE THE BEST
SHILOH'S CURE.
Remède contre la toux.
25c, 50c, \$1.
Guérit la Consommation, la Toux, le Rhume, les Maux de gorge, l'asthme.

A LA
VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

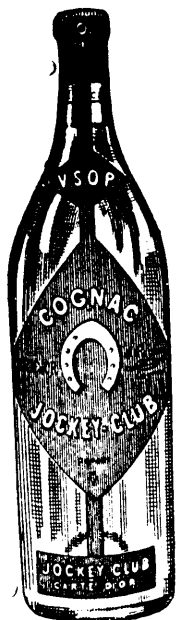
Cie GENERALE
— DES —
BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent
Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Nouvelle importation pour le printemps 1894.—Corps et caleçons, chemises, collets, cravates, chaussettes, chapelleries, nous venons de recevoir nos formes américaines, couleurs et noirs

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Société d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1861

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUFF & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOEUB, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE!

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

CHOCOLAT MENIER



Une
Erreur
Commune

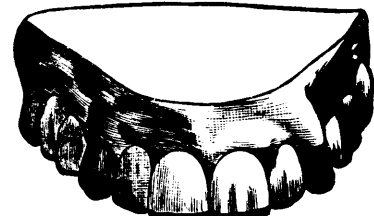
Beaucoup de personnes supposent que le **CHOCOLAT** et le **COCOA** sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

C'EST UNE ERREUR
PRENEZ le Jaune de l'Œuf,
PRENEZ l'Huile d'Olive,
Que reste-t-il ?
UN RESIDU. Il en est ainsi du **COCOA.**

Une comparaison :
Le **COCOA** est le lait écrémé.
Le **CHOCOLAT** de la crème pure

Demandez à l'Épicier — LE —
CHOCOLAT MENIER
Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.
S'il ne l'a pas en vente, envoyer son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Neuveau procédé américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



* Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux EMBLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtes, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez
GEO. TUCKER
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE
1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :
156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

PACIFIQUE CANADIEN

Des Trains Speciaux

POUR

COLONS

CIRCULERONT

Chaque Mardi

DURANT LES

Mois de Mars et Avril

PARTANT DE

Carleton Junction à 9 00 a. m., pour le Nord-Ouest Canadien, si un trafic suffisant est offert

Le but de ces trains spéciaux est d'offrir aux colons une occasion de voyager avec leur roulant et d'avoir de bonnes accommodations et un service rapide.

Chaque train spécial aura un char dortoir pour colons, les lits seront gratis

Procurez vous une copie de renseignements gratis au sujet de fermes et char-dortoirs, et tous les renseignements de l'agent le plus rapproché. Pour billets, lits réservés, etc, écrivez ou présentez-vous au

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS-XAVIER